

*« Cette nuit, il y aura des affrontements,
il y aura des blessés et des morts.
Il y aura la volonté farouche d'un peuple
de mettre à bas ses dirigeants. »*

Frédéric Paulin

La Fabrique de la terreur



Agullo

À Julie, encore et toujours

« *Ce grand mal.
D'où vient-il ?
Comment s'est-il faufilé dans le monde ?
Quelle graine, quelle racine l'a fait pousser ?
Qui fait ça ?
Qui nous tue ?
Qui nous arrache à la vie et à la lumière ?
Et nous montre, pour nous narguer,
ce qu'on aurait pu connaître ?
Est-ce que notre ruine profite à la terre ?
Est-ce qu'elle aide l'herbe à pousser, le soleil à briller ?
Est-ce que cette noirceur est en toi aussi ?
As-tu, toi aussi, traversé cette nuit ?* »

Terrence Malick, *La Ligne rouge*

Un glossaire en fin d'ouvrage éclairera le lecteur quant à la chronologie, aux acronymes et aux personnages réels apparaissant dans *La Fabrique de la terreur*.

© Agullo Éditions, 2020
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

2010

Une gifle.

Mohamed a reçu une gifle de trop.

Son vrai nom c'est Tarek. Sa famille et ses amis l'appellent Mohamed parce qu'il a un homonyme dans le voisinage. La famille, c'est le plus important. Il vit à Sidi Bouzid, avec sa mère, son beau-père et ses six frères et sœurs. Ils habitent une petite maison dans le quartier pauvre d'Ennour Gharbi. Mohamed a tout sacrifié à sa famille : il a quitté le lycée en terminale et s'est mis à la recherche d'un travail pour subvenir aux besoins des siens. N'en trouvant pas, il a fait comme la plupart des jeunes chômeurs ici : il est devenu marchand ambulancier de fruits et de légumes.

Des gifles, il en a reçu. Il en reçoit chaque jour. Puisqu'il n'a pas les moyens de payer les bakchichs pour obtenir l'autorisation de vendre sa marchandise, les flics se servent dans sa caisse, lui volent des fruits ou des légumes. C'est comme ça : il paye et doit quand même déplacer son étal.

Aujourd'hui, il a refusé d'obtempérer. Une colère aveugle l'a submergé. La jeune policière qui lui a ordonné de déguerpir a voulu saisir sa petite charrette. Il croit bien qu'elle l'a giflé – ça, Mohamed n'en est plus certain tant la rage l'étouffait. Il se souvient seulement qu'il l'a

repoussée, qu'il a essayé de lui arracher les épaulettes de son uniforme.

Les flics lui ont pris sa charrette, son seul moyen de subsistance. Il s'est rendu au siège du gouvernement pour savoir pourquoi on lui avait retiré son outil de travail. Il a crié aux fonctionnaires de service qu'ici, le pauvre n'avait même pas le droit de vivre ! Les gardes l'ont expulsé brutalement par-delà l'épaisse grille noire du portail d'entrée. Une gifle encore, des gifles toujours.

La colère a laissé place à un désespoir sans fond. La certitude de ne jamais pouvoir vivre décemment l'a anéanti. Sa dignité a reçu trop de gifles, il n'en reste rien.

Il fixe quelques instants l'imposant bâtiment du gouvernement d'où rien de bon ne sortira jamais. Le président Ben Ali et ses sbires qui vivent comme des nababs dans leur palais de Carthage n'ont de cesse d'humilier les Tunisiens. Cela dure depuis tant d'années que rien ne changera plus. Pas pour lui, pas pour les Tunisiens qui subsistent d'expédients, craignent le lendemain et ne voient plus aucun avenir dans leur pays, ni pour eux ni pour leurs enfants ou les enfants de leurs enfants.

Là-haut, sur le toit, la monumentale sculpture du croissant arabe se détache sur le ciel bleu azur, le temps est très agréable pour cette fin décembre. Le sirocco apporte les parfums des plantations. Les amandes, les pistaches, Mohamed a toujours aimé ces odeurs. Il a même l'impression de sentir l'odeur acre du jasmin. Le jasmin, c'est beau le jasmin...

Mais c'est l'odeur de la térébenthine qui lui pique le nez, le liquide inflammable lui irrite les yeux et tous les pores de la peau.

Il jette au loin la bouteille vide et craque une allumette. Mohamed Bouazizi a décidé de refuser les gifles.

Les gens hurlent.

Dans les rues de Menzel Bouzayane, les gens hurlent. À Tunis et partout dans le pays, les gens hurlent leur haine contre le président Ben Ali.

Le jeune homme qui s'est immolé à Sidi Bouzid est entre la vie et la mort. Les journaux n'ont pas parlé de son sacrifice – les journaux ne répètent que les mots du pouvoir. Mais tout se sait dans la rue. Le geste de Mohamed Bouazizi ne doit pas rester le geste d'un désespéré, un simple suicide comme on voudrait le faire croire. Wassim et ses amis sont persuadés que l'allumette dont il s'est servi pourrait mettre le feu aux poudres. Wassim n'y connaît rien en politique, mais il voit bien que les gens autour de lui en ont assez de leur existence misérable. Voilà pourquoi il hurle : « Ben Ali dégage ! »

La haine est immense parce qu'elle a été trop longtemps muselée. Elle a grandi dans leur cœur, dans celui de leurs parents et de leurs grands-parents. Wassim espère que les choses vont changer. Il a dix-neuf ans, la vie devant lui, il est amoureux. Même si cet amour n'est pas toujours facile à vivre. Aujourd'hui, il veut croire à des lendemains meilleurs.

Un peu plus tôt dans l'après-midi, une locomotive et une dizaine de véhicules de la garde nationale ont été incendiés.

Le cortège remonte la rue bordée de maisons basses, dont beaucoup sont restées inachevées faute d'argent. Faute d'argent, ici, tout reste inachevé, les maisons comme les vies. Deux cents mètres plus loin, on aperçoit la mosquée. Les brigades d'intervention en tenues anti-émeute sont postées à proximité. Les flics, il faut s'en méfier, ils ne lanceront pas de coups de semonce avant de tirer. La foule prend la direction du commissariat. Des drapeaux tunisiens flottent dans le vent. Les cris décuplent, les gens autour de Wassim se mettent à courir. Wassim baisse la tête et court avec eux.

Des coups de feu claquent. Dans la panique Wassim

tombe, il manque de se faire piétiner. Quelqu'un l'aide à se relever.

— Cocktail Molotov! crie une jeune fille.

À travers la foule qui s'éparpille dans tous les sens, on aperçoit les gerbes de feu lécher la façade du commissariat.

D'autres détonations résonnent dans les rues. Cette fois, des manifestants sont touchés.

C'est la panique, les gens battent en retraite. Wassim implore Allah de l'épargner. Il ne veut pas finir comme Mohamed Bouazizi, il est trop jeune pour être un martyr.

Bousculé par des épaules, repoussé par des corps terrifiés, noyé dans les nuages de gaz lacrymogène, il fuit l'épicentre des affrontements. Son souffle est court, sa vision est obscurcie par la sueur qui ruisselle de son front, il craint de suffoquer, de s'écrouler.

La course ralentit petit à petit, les manifestants reprennent leur marche d'un pas difficile, syncopé, certains s'adossent au mur, pleurent, crachent.

Wassim retrouve Adel, son ami. Ils s'accroupissent sous un amandier, dans un petit jardin abrité par des murs de torchis. Adel est hagard.

Des hommes reprennent leurs esprits, à côté.

— *Oueld el kabba*, lâche l'un d'eux en pointant l'index vers la mosquée, vers les forces de l'ordre.

Son bras retombe, un petit sourire se dessine sur ses lèvres.

Wassim le connaît de vue, c'est un érudit, un religieux. On dit qu'il a vécu en Égypte et en Europe. Il était au premier rang de la manifestation.

— Ces fils de pute... répète l'homme avec une grimace un peu gênée, comme si dans sa bouche une telle insulte était incongrue. Ils nous ont tiré dessus!

Il fixe Wassim.

— Tu es le jeune Wassim Kacem, n'est-ce pas?

Wassim hoche la tête. Qu'un homme aussi important connaisse son nom, ça le rend fier. Et ça épate ses amis.

— Je suis Atef Belhaj. J'habite pas très loin de chez tes parents.

Dans la rue, un groupe de jeunes passent en trotinant. Ils annoncent la nouvelle à grands cris : « Mohamed Ammari a été tué par la police de Ben Ali ! »

Les gens cessent de cracher, de pleurer, de jurer. Le silence est entrecoupé, au loin, de coups de feu et de cris étouffés. Wassim, ses amis et Atef Belhaj échangent des regards stupéfaits.

— C'est le premier nom d'une liste qui sera longue, dit Belhaj. Mais la révolution est en marche, soyez-en sûrs.

Il salue de la main et disparaît au fond d'une ruelle.

— Bon, moi aussi, il faut que j'aille travailler.

Adel se moque gentiment de lui : c'est vrai, « travailler » est un grand mot ; pour subsister, Wassim revend de l'essence. Il aurait pu être mécanicien, mais à Menzel Bouzayane, il n'y a pas de travail. Ses parents n'ont pas l'argent nécessaire pour dénicher un premier emploi. Tout se paye ici, même un emploi.

Wassim revend l'essence ramenée d'Algérie par des trafiquants. Dans les plaines fertiles de la Gammouda, là où sont produits beaucoup de fruits et de légumes, toutes les routes de la contrebande passent par Menzel Bouzayane. Deux ou trois fois par semaine, un pick-up non immatriculé s'arrête dans la plaine, aux abords de la ville. Contre vingt ou trente dinars, Wassim repart avec son stock d'essence. Certains jours, il gagne jusqu'à soixante dinars.

Sous un abri de bus qui n'a plus vu passer de bus depuis des années, Wassim attend les clients toute la journée. Il fume des cigarettes – de contrebande, elles aussi. Parfois, des amis viennent discuter. Peu après midi, Adel lui apporte un peu de thé ou une bière. Adel vit aux crochets de ses parents. Son père a la chance de travailler dans un café, il fait la plonge, sert en salle lorsqu'il y a beaucoup de consommateurs. Il a réussi à « investir » un peu d'argent

dans l'établissement : manière de dire qu'il a acheté son emploi pour une durée indéterminée.

Lorsque Adel le quitte, en fin d'après-midi, Wassim attend encore. Il guette un hypothétique client, mais c'est surtout la venue de Maram qu'il espère. Maram est sa petite amie. Seuls Adel et quelques potes le savent. Un garçon qui n'a pas de revenu fixe ne peut avoir de petite amie. Plusieurs fois, Maram l'a laissé glisser sa main entre ses cuisses. Plusieurs fois ils sont allés très loin. Il ment à Adel quand il lui dit qu'ils ont fait l'amour, mais tout de même, avec Maram, ils font des choses incroyables.

Ce soir, Maram s'approche. Elle fait attention à ce qu'on ne la voie pas depuis la terrasse du café El Nidhal. Les gens parleraient. Ici, il est inconcevable de s'adonner à des pratiques sexuelles hors mariage – pourtant, de nombreux jeunes font l'amour. Le père de Maram ne supporterait pas les ragots, il serait capable de lui interdire de sortir seule. Bien sûr, Wassim et Maram pourraient conclure un *ourfi*, le mariage coutumier conseillé par les salafistes, mais la jeune femme a refusé cette idée : selon elle, cette pratique force la femme à se soumettre à un homme en contrepartie d'un engagement factice. Le *ourfi* est d'ailleurs interdit par le Code du statut personnel.

Une vingtaine de mètres avant de le rejoindre, Maram ralentit le pas. Elle semble inquiète et tourne prestement dans la petite ruelle à droite.

Wassim reste interdit sous son abri de bus.

— Ta mère m'a dit que tu passais tes journées ici.

Le jeune vendeur se retourne.

— Ta vie te plaît, Wassim ? lui demande Atef Belhaj.

Maram a disparu, elle ne reviendra pas aujourd'hui.

Il hausse les épaules.

— De grands changements vont bouleverser la Tunisie, tu sais. Il y a eu des manifestations à Tunis. Beaucoup de blessés, des morts.

Belhaj tire un journal de sa poche. *Le Temps* titre sur la première allocution télévisée du président Ben Ali depuis l'immolation de Mohamed Bouazizi et les troubles qui s'en sont suivis.

— « Qu'une minorité d'extrémistes et d'agitateurs à la solde d'autrui et contre les intérêts de leur pays ait recours à la violence et aux troubles dans la rue est inacceptable. » Voilà ce que dit Ben Ali. *Oueld el kabba...*

Cette fois, Belhaj n'a pas l'air gêné de jurer. Il est grand et son regard est perçant, il doit voir plus loin que les autres, il doit voir l'avenir.

— Ton ami, Adel, et d'autres vont m'accompagner.

— Adel? Adel va vous accompagner où? bafouille-t-il.

— À Tunis, là où tout va se passer.

Wassim baisse les yeux sur ses bidons d'essence. Personne n'est venu lui en acheter aujourd'hui. Ses poches sont vides. Pourtant, alors qu'il écoute Atef Belhaj, l'espoir renaît en lui. Il n'a plus éprouvé ce sentiment depuis longtemps, depuis qu'il a embrassé Maram pour la première fois, il y a quatre mois. C'était devant chez elle, tard le soir, dans l'obscurité complète. Ça lui paraît une éternité. Avant ce baiser, il ne se rappelle pas avoir cru en l'avenir. Il se laisse aller à cette quiétude. Est-ce un chemin du possible qui s'ouvre devant lui? Atef Belhaj est-il un bon samaritain qui lui propose de reprendre sa vie en main?

— C'est à Tunis que la révolution se fera, Wassim. Je vais rejoindre des hommes pieux qui ont une vision pour la Tunisie.

La Tunisie, Wassim s'en fiche. Ce qui lui importe, c'est sa propre vie. Il rebouche ses bidons, remet le tuyau qui lui sert à transvaser l'essence dans le sac en plastique : sa journée de travail est terminée.

— Je peux y réfléchir?

Belhaj met la main sur son cœur.

— Bien sûr que tu peux réfléchir, mon ami. Nous ne partirons qu'en début d'année prochaine. D'ici là,

beaucoup de choses auront changé et nous serons nombreux.

Belhaj saisit l'un des deux bidons d'essence.

— Je vais t'aider. Les Tunisiens doivent s'entraider.

Les vieux du coin racontent encore cette histoire, celle de l'homme qui essaya de pêcher la lune avec une nasse trouée. C'est pour ça que les habitants qui sont nés à Lunel s'appellent les Pescalunes. « Pescalunes » en occitan, ça veut dire « pêcheurs de lune ».

Quand Simon était petit, il aimait écouter cette légende. Maintenant, les légendes, il n'y croit plus. Il ne croit plus qu'à Lunel il pourra pêcher ou décrocher la lune. Au lycée, ils étaient déjà nombreux à ne plus y croire.

L'année dernière, c'est son bac qu'il a décroché. Mais l'année dernière, il a surtout compris qu'il y avait plus important que le bac ou les études. Un camarade de lycée lui a parlé de l'islam pour la première fois : Huseyin avait réussi à surmonter la mort de sa mère grâce à la religion.

Son père a eu du mal à comprendre sa conversion à l'islam. Il a fini par l'accepter, mais les discussions à ce sujet glissent toujours vers les dangers du fondamentalisme. Sa mère le comprend mieux.

Simon ne veut plus jouer Led Zep à la guitare ou faire le DJ pour la MJC. Il ne veut plus avoir de relations hors mariage avec les filles. Tout ça, c'est *kufr*.

Il remonte le cours Gabriel-Péri, les platanes dégagent une odeur acide, il fait beau et froid. Lunel s'est parée de ses décorations de Noël. Même la statue de la Liberté est illuminée de rouge.

Plus tard, Huseyin lui a présenté les amis d'un de ses cousins, des *Tablighis*, des gens qui mènent une vie proche de celle du Prophète. Ils traduisent les *hadiths* en français et ils agissent sur le terrain : on les voit parler avec les camés du parc Jean-Hugo, parfois ils réussissent à en

ramener certains sur le chemin qui mène à la bonne pratique de l'islam. Simon aime leur devise : « Le loup ne mange que la brebis égarée. »

Le cousin de Huseyin s'appelle Hasib. Lui, il sait de quoi il cause : il voyage, il rencontre des érudits en Europe, en Turquie et même au Châm. Simon n'a jamais parlé à Hasib, il n'est pas au niveau. Pas encore.

Pour l'instant, il mène sa foi et ses études de concert, rien ne s'y oppose. Il vient d'intégrer une école d'ingénieur, à Montpellier. L'informatique le motive encore.

Lorsqu'il arrive devant les arènes Francis-San-Juan, il aperçoit Huseyin, Safi, un autre de ses cousins, et Hani, tous les trois adossés à la vieille 405. Ses trois amis vivent à l'extérieur du centre-ville, aux Abrivados, une cité d'immeubles de quatre étages. Rien à voir avec les cités parisiennes qu'on voit toujours aux infos, dès que le sujet des banlieues est abordé. Mais les Abrivados, ce n'est déjà plus vraiment Lunel.

Il serre les mains, se frappe le cœur, répond « *Wa aleykum assalam* » aux trois « *Assalamu alaykum* ».

Deux vieux passent devant eux. Une petite grimace de dédain déforme leur visage ridé.

— Je crois que ma *chahada* ne plaira jamais aux gens d'ici, remarque Simon.

Huseyin hausse les épaules.

— « Les pires bêtes, auprès d'Allah, sont ceux qui ont été infidèles et qui ne croient point », Coran, 8 : 55, récite-t-il.

Safi et Hani hochent la tête.

Simon ne saisit pas, il préfère se taire.

— Ici, à Lunel, personne ne nous comprend, dit Huseyin. Les habitants, la mairie, les commerçants, personne... Il n'y a peut-être que Raed.

— C'est vrai, confirme Safi : Raed nous connaît depuis qu'on est petits. Lui, il respecte nos choix. Il me l'a dit.

Tout le monde aime Raed, l'animateur de la MJC. Tout le monde l'aime parce qu'il sait parler aux jeunes qui s'ennuient dans les cités. Tout le monde l'aime parce qu'il a le nez cassé, qu'il est costaud et qu'il se déplace avec assurance. Parce qu'il a la gueule de ce qu'il a été à une époque, champion de France de full-contact.

— Non, même pas lui, coupe sèchement Simon. Il y a quelques jours, je lui ai proposé de créer un groupe de parole à la MJC et il a refusé. Même lui ne comprend pas.

Hani et Safi soupirent.

À Lunel, les fêtes de Noël ne sont pas une période plus intéressante que le reste de l'année. Simon vit à Montpellier toute la semaine. Comme ici, il n'a pas l'impression de s'y accomplir. Il y a un vide au milieu de sa poitrine. Il n'en parle pas à ses parents, ils ne comprendraient pas : lui, le bon élève qui a trouvé sa voie spirituelle, il ne serait pas heureux ? À quoi servirait de suivre les préceptes d'Allah ? Il en discute souvent avec Huseyin, Safi ou Hani. Ils n'ont pas de réponse. Ils reconnaissent qu'ils ne se sentent pas sereins non plus. À demi-mots, parce que pour eux, ne pas être serein pourrait vouloir dire être un mauvais croyant.

Les trois amis pénètrent au Bahut. Le patron du snack, Karim, a un peu moins de trente ans. On l'appelle le Chinois. L'intérieur du bar est suffocant.

Karim les salue. Il a l'air sombre. Après un moment, il déclare qu'il va partir.

— Partir où ça ? demande Simon.

Karim a un léger sourire.

Il sert un client, puis s'accoude au comptoir.

— Je parle de partir vraiment, de faire quelque chose comme un vrai musulman.

Simon ne comprend pas. Karim est plutôt un fêtard. Il a fait partie d'une compagnie de cirque, il a pratiqué la boxe et n'a pas le profil d'un croyant parfait.

Huseyin et Safi, eux, affichent un air de connivence.

— Hasib aussi parle de partir, dit Safi.

Leur cousin répète en effet à qui veut l'entendre qu'il va aller faire le djihad.

— Tu vas partir en Irak? demande Simon à voix basse.

Karim hausse les épaules.

— Je laisserai la gérance du Bahut à mon frère. Tout ça, dit-il avec un geste qui embrasse le petit bar, gagner de l'argent, servir de l'alcool, vendre des cigarettes, ce n'est pas bien quand on y pense.

Les autres acquiescent d'un signe de tête, la main sur la poitrine et répondent en chœur : « Inch Allah! »

— Nous aussi, on partira, fanfaronne Safi. Ici, il n'y a rien pour nous.

— La mosquée, ce n'est pas rien, quand même, objecte Simon.

La mosquée El Baraka vient d'être inaugurée. C'est un bel endroit : le sol est recouvert d'un épais tapis rouge, les murs ocres sont décorés de faïence de style oriental, le dôme immaculé est impressionnant. Des palmiers encadrent même l'entrée principale. L'imam Al Hajj Mansour dirige les cinq prières quotidiennes, le prêche du vendredi et les prières des deux fêtes de l'Aïd. Il y aura bientôt des cours d'arabe et d'éducation islamique. L'imam souhaite y ajouter la construction d'un abattoir pour l'Aïd el-Kebir et d'un cimetière musulman, des infrastructures qui permettront au croyant de vivre pleinement sa foi. Pendant son discours, lors de l'inauguration, il a déclaré que ces besoins devaient être pris en charge par les musulmans, selon le principe de la séparation du religieux et de l'État. Hasib n'a pas apprécié cette histoire de séparation du religieux et de l'État. Huseyin, Safi et Hani non plus, forcément.

Karim se penche vers Simon.

— Séparation du religieux et de l'État, laïcité républicaine, blablabla, tu vas voir ce que fera l'imam, dit-il à voix basse. Tu crois vraiment qu'ici, en France, le vrai croyant peut se révéler?

Karim, comme les autres, répète souvent les paroles d'Hasib.

Simon hausse les épaules. Karim n'a pas tort, mais partir en Irak ou en Afghanistan n'est-ce pas agir par présomption ?

— *Allahu A'lam*, répond-il simplement.

Il serre la main de ses amis, dit « *Assalamu alaykum* » et quitte le snack.

Dans *Libération*, Simon a lu que la dernière brigade de combat américaine venait de quitter l'Irak. C'était de nuit, presque discrètement. Hasib est persuadé que les Américains ayant décampé, tout redevient possible : voilà pourquoi il veut partir. Simon, lui, compte terminer ses études avant de se poser la question de son rôle en tant que croyant. Combattre, ce n'est pas dans ses cordes. Il se verrait plutôt user de son savoir-faire : l'informatique, la téléphonie, avec ça il pourrait être utile.

— Simon, Simon !

Simon émerge de ses pensées, se retourne : Raed traverse la route avec un large sourire.

Ils se serrent la main.

— Pourquoi tu ne passes plus à la MJC ?

— *Assalamu alaykum*, Raed.

Raed l'observe avec un sourire que Simon juge ironique.

Je suis un converti, c'est pour ça que tu rigoles, n'est-ce pas ?

La religion, Raed s'en fiche, il n'y a que sa MJC qui compte. Avant sa conversion, Simon y organisait des spectacles, des concerts.

— Il faudrait qu'on remonte un truc, un concert, continue Raed, quelque chose qui ramène du monde, tu vois ? Les jeunes d'ici ont besoin de ça.

— J'ai tout jeté, les partitions, les instruments, réplique sèchement Simon. Maintenant, si tu veux me parler, il faudra que tu viennes à la mosquée. Sinon, je n'ai plus rien à te dire.

Il a prononcé ces mots avec orgueil. *Le Prophète*,

sallâhou alayhi wa sallam, a dit « Celui qui aura un atome d'orgueil dans son cœur n'entrera pas au Paradis. »

Il adresse un sourire désolé à l'animateur qui lui tend la main.

— Tu as fais un choix, je le respecte, Simon. Tu sais où me trouver, hein ?

Et il reprend son chemin.

Simon lance un « *Wa aleykum assalam* ». Raed le salue de la main sans se retourner.

À Toulouse, la commissaire divisionnaire Laureline Fell dirige l'antenne régionale de la DCRI. Lorsque Sarkozy a réuni la DST et les Renseignements généraux en 2007, elle a été nommée rue du Rempart Saint-Étienne. Les effectifs qu'elle dirige sont composés d'anciens des RG et de la DST. Rapidement, elle s'est aperçue que le maillage du territoire patiemment mis en place par les RG s'était dissout comme le sucre dans l'eau. Quant au travail d'analyse de la DST, il avait lui aussi du plomb dans l'aile. Certes, l'ancienne division entre la DST et les RG posait des problèmes de coordination, parfois on parlait même de guerre des services... Mais la nouvelle DCRI ne donne rien d'efficace. Le travail de Fell s'en voit compliqué. Elle pense souvent à Khaled Kelkal, à la difficulté qu'ils ont eue à stopper sa cavale meurtrière. Les leçons ne sont jamais tirées de l'histoire récente, il faut beaucoup plus de temps.

Il y a huit ans, Fell a acheté une maison dans un coin paumé de la Haute-Loire, où elle passe un ou deux week-ends par mois et tous ses congés. Pontempeyrat est un petit bourg juché de part et d'autre de l'Ance. De ses fenêtres, elle voit le viaduc immense sur lequel circule encore, durant la saison touristique, un petit train. Le village est coincé au fond de la vallée, au milieu des monts du Forez. À cinq kilomètres, il y a Craponne-sur-Arzon, là où s'est planqué un certain Teddy Fiori pendant plusieurs années.